« Réversibilités documentaires »

Les matérialités affectives du papier en histoire de l'Afrique (XIX^e-XX^e siècles)

“Documentary Reversibilities.” The Affective Materiality of Paper in African History (19th-20th centuries)

Didier Nativel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/27383>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.27383
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2019
Pagination : 993-1024
ISBN : 9782713227813
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Didier Nativel, « « Réversibilités documentaires » », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 236 | 2019, mis en ligne le 03 janvier 2022, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/27383> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.27383>

« Réversibilités documentaires »

Les matérialités affectives du papier en histoire de l'Afrique (XIX^e-XX^e siècles)

Chez les historiens, la matérialité des supports documentaires, témoin indirect d'un monde passé dont il porte constitutivement la trace, n'est généralement pas interrogée. Ce qui importe d'abord, c'est à la fois le contenu informatif, les caractéristiques rhétoriques du document et sa manière d'éclairer un contexte à travers un prisme particulier. L'identité physique de la source n'apparaît donc souvent qu'à titre second. Parfois, quand l'archive officielle, le manuscrit, le périodique sont en mauvais état, c'est la capacité de l'enquêteur à surmonter des obstacles qui est implicitement mise en avant. C'est au fond contre la croyance en une « passivité du matériau » (Milo 2004 : 46), la source étant vue comme simple relais linéaire de transmission discursive, que je voudrais m'ériger. La médiologie a développé cette capacité à dépasser cet écueil en interrogeant par exemple les multiples « pouvoirs du papier », titre d'un numéro spécial de la revue fondée par Régis Debray, *Les cahiers de médiologie* (de Biasi 1997). Ces pouvoirs sont en effet paradoxaux. Le papier s'est peu à peu imposé dans le monde¹, tout en s'effaçant derrière des textes, des images, des « cultures de l'écrit » (Ficquet & Mbodj-Pouye 2009) qu'il soutient ou encore des actes qu'il rend possible (Enriquez-Gibson 2015 : 1354). Épousant avec discrétion le visible, il se donne pour être oublié, à quelques exceptions près (Zaoui 2013 : 91-92). Le papier est fragile et pourtant les messages qu'il aide à exprimer ont une importance quelquefois capitale. Sans négliger la focale médiologique, conduisant notamment à envisager des enquêtes approfondies et même une « génétique des textes » (de Biasi 2000), j'entends cependant

1. Le tournant industriel de la fabrication du papier à base de bois, et non plus de chiffon (de chanvre, de lin, voire de coton), a lieu dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il accompagne donc bien le deuxième âge impérial occidental, une révolution des transports et des communications ainsi que l'amorce d'une « bureaucratisation du monde » (HIBOU 2012).

ne pas m'en tenir à la seule interrogation sur le *medium* pour explorer, de manière plus large, le rapport sensible² que des sociétés africaines, par son biais, ont entretenu et entretiennent avec le monde.

Cette contribution réflexive sur les documents, notamment de papier, est née de manière incidente au cours d'une recherche comparative sur le rôle des sens dans le quotidien urbain de villes coloniales à Madagascar, au Mozambique, voire en Afrique du Sud. Cette quête d'un sensible chargé d'oppression est très souvent partie de sources réduites et éparses pour parler des sensations et des perceptions, fondements anthropologiques de toute expérience, mais encore sous-étudiées en ce qui concerne l'Afrique (Nativel 2013).

Les documents sur lesquels travaille l'historien des villes coloniales, dont le statut oscille entre objets et choses³, ont pour certains participé à la mise en place de dispositifs d'ordre et délimité des espaces, ténus, de liberté. Imprégnés du sensible de leur temps, ils sont les miroirs du nôtre. De fait, le prisme de la réversibilité documentaire permet de tenir compte des différentes facettes des documents en regard de questionnements nés de la perspective sensorielle. Un document est réversible parce qu'il est une somme d'indices qui renseignent directement ou plus indirectement sur des sensorialités⁴ en contexte. Mais un document est, en effet, en soi une production sensible, en tant que matériau aux qualités et fonctions spécifiques dont on peut faire l'histoire. C'est, en outre, le fruit d'une élaboration plus ou moins longue qui suppose l'action située et conjuguée d'une pluralité d'acteurs et d'institutions. Enfin, tout document a des effets multiples qui se prolongent parfois dans le temps.

J'insisterai avant tout sur des sources archivistiques ainsi que sur des imprimés⁵, en revenant tout d'abord sur les dimensions théoriques et méthodologiques de ma démarche. Dans un deuxième temps, j'essaierai de montrer que la question de la réversibilité documentaire déborde du champ des études sensorielles en m'intéressant au rôle du papier dans la construction de mondes sociaux et de pouvoirs en Afrique et dans l'océan Indien depuis le XIX^e siècle.

2. Qui renvoie aux sens comme aux affects.

3. Si l'on suit T. INGOLD (2013 : 337), l'objet est fini et forme une réalité incontournable (le livre). La chose est plus plastique et évolutive (la feuille ou le cahier).

4. Définies par des qualités sensibles : perceptibles et aptes à provoquer des sensations et des affects dans des espaces donnés et des relations sociales particulières.

5. Je laisse donc de côté d'autres sources dont la « réversibilité documentaire » serait aussi à interroger. Je l'ai par exemple fait à propos des clichés de Ricardo Rangel, *photoreporter* mozambicain anticolonialiste, à partir de son travail des années 1950-1970 (NATIVEL 2018).

La sensorialité des documents : au-delà de la mise en abyme

Rematériauiser les documents !

Il est courant d'opposer des « sources matérielles » qui seraient, par exemple, très présentes en histoire ancienne, à des sources plus textuelles (Cadiou *et al.* 2005 : 197-198 ; Fauvelle 2018 : 571), conservées dans des archives ou des bibliothèques. Ajoutons que les caractéristiques physiques des documents ne sont pleinement interrogées que si elles sont en continuité avec la recherche elle-même. C'est le cas d'enquêtes archéologiques ou d'histoire de l'art ou encore de travaux centrés sur des médiations, des techniques, des objets ou des lieux. Mais le plus souvent, c'est de façon négative que cette matérialité est appréhendée. Des défauts, un mauvais classement, des soucis de communication peuvent être vécus comme des parasitages, voire des mises en péril, de recherches en cours. Pour les professionnels des archives, le raisonnement est différent. Pour une seule page jugée intéressante par un chercheur, il aura peut-être fallu déplacer un carton pesant d'un rayonnage éloigné et, en amont, procéder à tout un travail de classement et de conservation. Par ailleurs, la rudesse, voire parfois l'indélicatesse, de certains lecteurs représente toujours une menace potentielle. Si la numérisation apparaît comme une parade à ces risques, celle-ci représentera non seulement un coût financier mais un effort qui prendra des semaines, voire des mois de travail⁶.

« Rematériauiser » l'analyse des archives, c'est, notamment, élargir le périmètre de « l'opération historique » définie par Michel de Certeau (2002 : 100) comme sélection et rapprochements de traces pertinentes du passé dont l'analyse permet de répondre à une problématique. Considérer toute source comme « matérielle » entend prendre en charge la singularité physique du document, non comme anecdote ou obstacle mais comme élément de questionnement plus profond. L'historien peut, à ce titre, se faire « physicien de la qualité, celui qui exhause et même révèle » ce qui est négligé⁷. Pour ce faire, il lui faut prendre conscience qu'il n'arrive qu'au bout d'une chaîne de production. Celle-ci convoque toute une série d'acteurs inscrits dans des contextes législatifs, politiques et culturels donnés, sur un temps plus ou moins long. Mais à une autre échelle, le texte ou l'image qui nous apparaît dans un carton d'archives constitue un prélèvement et une recontextualisation d'une configuration sensible passée.

6. Je remercie Fabien Bordelès, des ANOM (Archives nationales d'Outre-mer d'Aix-en-Provence), d'avoir évoqué avec force détails, lors du séminaire sur les sociétés de l'océan Indien que j'anime à Paris Diderot le 2 février 2017, les conditions de classement d'un fonds dont il a eu la charge récemment. Je m'appuie aussi, plus modestement, sur mon expérience de magasinier au Service historique de la Défense à Vincennes entre 1992 et 1993.

7. Pour reprendre les termes de F. DAGOGNET (1989 : 97) à propos des artistes.

Réversibilité et documentalité

La notion de « réversibilité documentaire » est tout d'abord déduite de ma lecture de Maurice Merleau-Ponty et plus particulièrement de son texte fondateur : *Phénoménologie de la perception* (1945). Pour celui-ci, la perception engendre un double mouvement qu'il nomme « réversibilité » (Merleau-Ponty 2010 : 772). L'être sentant est senti, par lui-même et par autrui. Il est donc pleinement engagé dans le monde même quand, se croyant en retrait, il l'observe. La perception n'est pas un dédoublement de cet engagement mais bien l'une de ses modalités. De son côté, l'historien ne peut s'effacer derrière les cartons et les dossiers qu'il consulte. En effet, « l'archive lit » l'historien autant que l'historien la lit (Ghosh 2005 : 30), car bien souvent, l'institution et ses représentants questionnent le sens même de sa présence, si ce n'est son statut, son genre, sa nationalité quand, sur un autre plan, sa sensibilité est quelquefois mise à l'épreuve par la consultation du document (Farge 1997 ; Stoler 2009). Mais la source elle-même, dans l'ambiance⁸ particulière du lieu où s'effectue sa lecture, ne produit pas seulement un effet au présent. Sa sensorialité antérieure à l'archivage reste à interroger.

Le détour par Merleau-Ponty est précieux pour préciser ce que l'on entend par sensorialité : un entre-deux entre perception (des sujets engagés dans le sensible) et matérialité (les modalités expressives de ce sensible) que Merleau-Ponty, à la suite de Husserl⁹, nomme « chair » ou « entrelacs »¹⁰. De fait, de nombreuses études qui s'inscrivent dans le champ sensoriel, et qui portent en particulier sur les villes (Thomas 2010), ont besoin de concevoir les interactions subtiles entre les acteurs sociaux et l'environnement citadin, débouchant potentiellement sur une perspective inédite d'écologie sensorielle du social. Dans les mondes coloniaux, ignorés par les spécialistes des études sensorielles, la ville est d'abord au service d'un ordre racialisé, générateur d'inégalités inscrites dans l'espace et dans les corps (Nativel 2013, vol. 2). De fait, l'engagement sensible des habitants des villes coloniales est profondément déterminé par les asymétries juridiques et sociales locales.

8. Espace-temps éprouvé, aux manifestations éphémères mais renouvelables, inscrites dans des configurations topographiques, matérielles et sociales données. Voir THIBAUD *ET AL.* (1998) ainsi que NATIVEL (2015a : 9).

9. Outre les textes publiés avant la mort de Husserl, Merleau-Ponty a pris connaissance de l'immense corpus de 40 000 textes autographes sauvés en 1939 d'un probable autodafé nazi par le père VAN BREDA (2018 : 18). La consultation de cette archive « miraculée » a également joué un rôle déterminant pour d'autres penseurs dont Ricœur et Derrida. Cette histoire nous parle bien de la réversibilité documentaire de textes d'autorité de la phénoménologie.

10. « Enroulement du visible sur le corps voyant » (MERLEAU-PONTY 2013 [1964] : 189).

Fin observateur de la vie politique de son temps, Merleau-Ponty ne pose néanmoins pas directement la question des constituants et des effets perceptifs du politique en contexte colonial¹¹. Il a en effet une connaissance personnelle brève de plusieurs colonies d'Afrique et de l'océan Indien, mais celle-ci ne le conduit pas à intégrer la question du racisme dans son interprétation de la perception¹². À l'inverse, Frantz Fanon, l'un de ses élèves (Bentouhami 2014), la vit dans son être (« l'expérience vécue du noir »¹³) et l'observe dans l'institution médicale en France puis en Algérie.

Parallèlement à Fanon, c'est du côté de Jacques Rancière, venu d'un tout autre horizon intellectuel, que l'on peut tirer la réversibilité vers une politique des sens. Pour Rancière (2000, 2009), le visible est le fruit d'une hégémonie et donc le résultat d'un travail d'occultation d'une partie des sujets politiques. Toute tentative de questionnement des fondements institutionnels ou quotidiens du visible est en cela subversive. Cependant, Rancière insiste assez peu sur des procédures et des modalités concrètes de production du sensible.

C'est en cela que le travail de Maurizio Ferraris est aussi précieux pour penser les « pouvoirs du papier » à travers la question de la « documentalité » (« *documentalità* »), à distinguer de ce que les historiens appellent, après examen d'une source, « document ». Pour Ferraris (2007 : 39), la « documentalité » est la force agissante sur le monde social d'un matériau mis en forme et doté d'une portée officielle. Ferraris nous invite alors à explorer la manière dont les sociétés et les pouvoirs utilisent ces objets pour se constituer et perdurer. Ces documents, notamment de papier, ont une capacité d'enregistrement des coordonnées sociales des acteurs (Ferraris 2016 : 139-140) dont la mobilisation active à tout moment des relations de pouvoir. Ces supports sont donc des suppôts : « agents » prêts à usage, au service d'appareils de surveillance dotés, par ce biais, de capacités mnésiques ou d'archivage (Derrida 1995). Des données sont mémorisées, par l'alliance des fibres du papier et des pigments de l'encre, d'autres sont refoulées. Cependant, dans les mondes coloniaux, la violence systémique dont témoigne par son existence le document officiel est comme absorbée par la banalisation progressive de l'usage qui en est fait. Faire retour sur cette opération de refoulement constitue bien l'un des objectifs que l'historien peut s'assigner.

Les effets de la « documentalité » commencent depuis quelques années à être étudiés : papiers d'identification, actes d'état civil, registres fiscaux et

11. Pour une lecture des limites de l'analyse politique de la réversibilité par Merleau-Ponty, voir J. ROGOZINSKI (2010 : 72-73).

12. En 1956 et 1957, à l'invitation de l'Alliance française, il se rend dans plusieurs territoires coloniaux (MERLEAU-PONTY 2010 : 86-87).

13. Dans *Peau noire, masques blancs*, plus sartrien que merleau-pontien, F. FANON (2011 : 153) résume cette expérience ainsi : « Je me découvrais objet au milieu d'autres objets. »

fonciers, ont été le plus souvent introduits en Afrique à l'époque coloniale¹⁴. Ces derniers visaient à contrôler au quotidien les populations conquises et, pour certaines, longtemps rétives voire insoumises. La « documentalité » doit être appréhendée comme l'invention d'une forme politique dont chaque expression (les documents), porterait l'empreinte et susciterait des affects.

Matérialités affectives et aura documentaire

Dans des poèmes sud-africains écrits un peu avant, puis durant l'époque de l'apartheid¹⁵, trois auteurs noirs de différentes générations rendent compte chacun à leur façon de l'impact physique et psychique de ce processus documentaire¹⁶. Dans « The Pass Office », Solomon Linda (1909-1962), le chanteur et auteur de « Mbube »¹⁷ (« Le lion ») met en scène les relations de domination qui se jouent dans le bureau de demande des passeports intérieurs imposés aux Africains :

Remove your hat.
What's your home name ?
Who's your father ?
Who's your chief ?
Where do you pay your tax ?
What river do you drink ?
We mourn for our country.

Derrière la brutalité de la cérémonie administrative se joue la fabrique de l'inégalité. À l'incarnation éprouvante du dominé s'oppose la tentative de désincarnation de l'agent qui se fait la voix de la loi elle-même.

-
14. Voir le programme de l'ANR PIAF (« La vie sociale et politique des papiers d'identification en Afrique »), dirigé par R. Banégas et S. Awenengo (<<https://piaf.hypotheses.org/1>>) ainsi qu'à leur texte d'introduction à un numéro spécial de *Genèses* sur ce thème (AWENENGO & BANÉGAS 2018). Le cas sud-africain est actuellement le plus travaillé. Se référer par exemple au numéro 40 de la revue *Kronos* intitulé « Paper Regimes » en 2014. Pour une comparaison entre l'Afrique du Sud et le Nigeria, voir L. FOURCHARD (2018).
 15. Ces poèmes comme la plupart des textes littéraires ou journalistiques étaient soumis à la censure du régime d'apartheid. Voir à ce sujet : P. D. MACDONALD (2009).
 16. Ces deux textes ont été publiés dans l'ouvrage : *Amagama Enkululeko ! Words For Freedom : Writing Life Under Apartheid* (COLL. 2016 : 82-83).
 17. La chanson connut du succès après son adaptation aux États-Unis par Pete Seeger (COPLAN 1992 : 238).

Dans un autre poème, « Taken for a Ride », le rédacteur en chef du mythique magazine *Drum* dans les années 1970, Stanley Motjuwadi (1930-1989), évoque pour sa part l'insupportable rapport intime qui lie le narrateur à son *pass* :

Without it I'm lost, with it I'm lost,
A cipher in Albert Street.
I hate it. I nurse it,
My pass, my everything.

On retrouve cette même place centrale et obsessionnelle du *pass* dans le poème intitulé « Johannesburg » d'une des figures du mouvement de la Conscience Noire, Mongane Wally Serote (2001 : 50) (né en 1944) :

Ma main fébrile saute à la poche arrière de mon pantalon
Ou à la poche arrière de ma veste
Pour mon laisser-passer, ma vie,
Jo'Burg City

À travers ces trois textes imprégnés par une routine de l'oppression, et dans une conception toute spinozienne¹⁸, on pourrait dire que les papiers « documentalisés », dans le sens de Ferraris, ont une capacité affectante immédiate et plus durable : ils délimitent un certain champ du possible et modèlent des manières d'être, voire structurent parfois puissamment des imaginaires¹⁹. Dans le cas des papiers d'identification de l'époque coloniale (les *pass* sud-africains [Evans 1997 ; Shear 2013 ; Dhupelia-Mesthrie 2014]), on peut même parler d'une incorporation violente de la documentalité. Le papier officiel, en contact avec le corps, rayonne d'une aura négative²⁰. La valeur si grande du *pass* et

18. Chez ce penseur matérialiste, l'humanité s'inscrit dans une continuité avec le monde physique et social qui l'entoure (SPINOZA 2011 : chap. III). Cette continuité organique à des effets émotionnels. Êtres de passion, dont les corps sont des points d'ancrage essentiels de toute conscience au monde, les hommes surmontent d'autant mieux leur vulnérabilité constitutive et/ou conjoncturelle qu'ils prennent conscience de ce qui affecte négativement « leur puissance d'agir ».
19. Un passage célèbre de la plaidoirie de Nelson Mandela lors de son procès à Pretoria, durant l'automne 1962, oppose l'espace carcéral et déshumanisant imposé aux non-Blancs dans le cadre de l'apartheid, d'une Afrique ouverte où l'on se déplace « librement sans crainte ni restriction » : celle antérieure à la colonisation comme celle des pays indépendants qu'il découvre lors de sa tournée sur le continent (MANDELA 1985 : 31, 51-53).
20. Il s'agit donc ici de sortir d'une analyse uniquement esthétique de l'aura. Nous sommes à l'inverse de ce que W. BENJAMIN (2011 : 183-184) pointait à propos de la perte d'aura des œuvres d'art « à l'heure de leur reproductibilité mécanique. Le halo qui nimbe le document est moins lié, comme dans le cas de l'œuvre d'art, à son authenticité qu'à son autorité et

de ses équivalents ailleurs (*cadernetas indígenas* mozambicains ou *kipande* au Kenya par exemple), fait qu'il fallait le porter contre soi, dans la hantise de le perdre. Cette documentalité vulnérabilisante soulignée dans le poème de Stanley Motjuwadi (« Without it I'm lost, with it I'm lost »), existe dans d'autres contextes urbains africains. À Lourenço Marques au Mozambique sous contrôle portugais, les domestiques qui quittaient le domicile de leurs employeurs de la ville européenne (surnommée « ville de Ciment ») après 21 heures devaient, en plus de leur *caderneta*, avoir un mot écrit de leur part. Dans le cas contraire, ils étaient amenés au poste de police et pouvaient y subir des violences arbitraires (Cabaço 2007 : 188). De leur côté, des « assimilés » (*assimilados*), disposant d'un statut privilégié proche de celui des Européens²¹, avaient théoriquement le droit de se déplacer librement et d'accéder à tous les lieux publics. En réalité, présenter un document prouvant son statut d'assimilé à l'entrée de cinémas ou de cafés de la ville de Ciment, n'ouvrait cependant que rarement les portes d'établissements régis par les lois d'un racisme ordinaire²². À l'inverse, la ville d'usage des Blancs se passe généralement de documents officiels. Eugénio Lisboa, ingénieur et critique littéraire, pouvait circuler à toute heure du jour et de la nuit à Lourenço Marques ou à Beira, deuxième ville du Mozambique, en se permettant d'oublier ses papiers d'identité²³ : l'attestation somatique, plus précisément phénotypique, se suffisant en quelque sorte à elle-même. Ceci signifie que la documentalité coloniale produit un dédoublement des sujets dont la corporéité est clivée car toujours reliée explicitement (pour les non-Blancs) à un statut, matérialisé par un document d'identification.

Pour la majorité des habitants des anciennes villes coloniales d'Afrique, ces documents qui ont affecté tant de vies, sont aujourd'hui disséminés entre des archives d'État, de collectivités ou dans des familles. Mais le plus souvent, ils ont disparu et sont assez peu l'objet d'enquête.

Au milieu d'un carton, posé sur un rayonnage des archives du Canton de Vaud à Lausanne, se trouve le *caderneta* qui a appartenu à Eduardo Mondlane (1920-1969). Premier chef du FRELIMO (Front de Libération du Mozambique),

la crainte qu'il peut engendrer. Cette aura négative relèverait d'une toxicité pointée par F. FANON (2011 : 85) dans l'emprise générale du système idéologique et matériel exercée sur les dominés.

21. Après avoir passé un examen, où ils devaient montrer la maîtrise de la langue, des codes sociaux et de la culture matérielle des Portugais, ils pouvaient théoriquement circuler sans entrave et envoyer leurs enfants dans les mêmes écoles que les Européens.
22. Zeca Craveirinha Junior, entretien, Maputo, 20/07/2005. Ce témoin est le fils du poète mozambicain majeur José Craveirinha, métis, qui a subi de manière récurrente ce racisme quotidien. Voir également le témoignage de la poétesse Noémia de Sousa (1926-2002) dans P. CHABAL (1994 : 111).
23. Ses mémoires (LISBOA 2012, 2013) rendent compte de la fluidité de ses déplacements dans les villes de la colonie ou vers l'extérieur (Afrique du Sud, Europe).

parti nationaliste à l'origine d'une guerre lancée depuis la Tanzanie en 1964 contre les Portugais, il était alors l'élève adolescent de missionnaires suisses dont André-Daniel Clerc, son mentor et ami, à l'origine de la production archivistique que l'on découvre²⁴. À côté du *caderneta* du jeune Mondlane, on peut lire des lettres où ce brillant élève des missionnaires demande à Clerc d'intercéder auprès des autorités locales afin de lui permettre de se déplacer plus facilement de Manjacaze à Lourenço Marques²⁵. Il a alors 16 ans. À quelques centimètres d'une photo où il ne sourit pas et regarde vers le bas, en somme ne s'autorise pas une présence affirmative : on voit son empreinte digitale, autre marque en creux de sa corporéité. C'est dans un commissariat de Lourenço Marques, le 2 mai 1936, que quelques centimètres carrés d'un papier légèrement cartonné est devenu un document actif au nom d'Eduardo Mondlane. Son statut ambivalent en faisait à la fois un sauf-conduit (lui permettant d'échapper au *xibalo* ou travail forcé²⁶) et l'officialisation d'un stigmate (sa condition subalterne)²⁷.

Le *caderneta* que l'on peut consulter aujourd'hui à Lausanne, provient certainement d'un papier importé d'Amérique du Nord au Portugal puis redistribué dans l'empire, le Portugal étant encore très dépendant de l'extérieur faute d'une solide industrie papetière (Alves 2000 : 159). Mais cette faiblesse économique n'apparaît guère ici où s'exprime au contraire pleinement, sur quelques centimètres carrés, toute la puissance de sa souveraineté sur des populations africaines transformées en « indigènes ». Mais ajoutons que la singularité de cette pièce est bien entendu liée à l'identité exceptionnelle de son possesseur comme à son étonnante localisation. Car ailleurs, aux Archives nationales du Mozambique d'abord, d'autres *cadernetas* d'anonymes s'accumulent pour former les sédiments d'une strate nommée « fonds des affaires indigènes »²⁸. En les singularisant, à la manière d'un archéologue et d'un psychanalyste, l'historien met à jour leur matérialité affective²⁹. Mais ce travail concerne aussi d'autres types de sources, qu'il s'agit de reconnecter à leur support premier.

24. Sur la formation de Mondlane et son rapport à la mission suisse, voir T. CRUZ E SILVA (2001) et R. R. FARRIS (2014).

25. Archives cantonales vaudoises, Lausanne, PP 1002 C 0910, Eduardo Mondlane (1933-1943).

26. Sur cette question, consulter J. PENVENNE (1995).

27. C'est bien ce que R. GUIDIERI (1987 : 80) nomme la « force ambiguë » de l'aura.

28. D'autres *cadernetas*, appelés aussi « *passes* » par analogie avec l'Afrique du Sud, sont consultables dans les Archives nationales mozambicaines (Arquivo Histórico de Moçambique, Maputo, Fundo dos Negócios indígenas, « Cadernetas e cartões de identificação », boîte 530 et suivantes).

29. Outre M. DE CERTEAU (2002, 2016), voir F.-X. FAUVELLE (2017).

Accusé d'appartenir à une cellule clandestine du FRELIMO, le poète José Craveirinha (1923-2003) a écrit deux de ses poèmes à l'aide d'un stylo volé à un agent de la PIDE (police politique portugaise), sorti momentanément de son bureau où attendait le détenu (Rodrigues 2003 : 31-32). Celui-ci n'avait disposé que de papier toilette³⁰ pour transcrire les vers que lui avaient inspirés ces interrogatoires et, plus largement, son expérience carcérale³¹. Il est évident que la retranscription et la recontextualisation matérielle de ces vers dans le cadre graphique neutralisant d'un livre, perd la trace de cette origine douloureuse³².

Aujourd'hui, une lecture attentive de documents provenant d'archives publiques, en particulier, souligne aussi combien des colonisés pouvaient être insérés dans les rouages de processus oppressifs. À Tananarive, des policiers malgaches surveillaient la capitale, de jour comme de nuit. Dans la série PT (Province de Tananarive) des ANOM (Archives nationales d'Outre-mer) d'Aix-en-Provence sont, par exemple, conservés plusieurs rapports rédigés dans les années 1930. Les consulter est indispensable pour analyser la nuit comme modalité spécifique de la ville coloniale³³. On peut de cette façon suivre très précisément le 22 novembre 1938, entre 22h et 24h³⁴, l'inspecteur Rajaonarivelo accompagné de deux agents à l'affût de délinquants, de prostituées ou encore des nationalistes du PCRM (Parti communiste de la région de Madagascar) (Randrianja 2001). Acteur de ce sensible sous contrôle, Rajaonarivelo est aussi bien le fruit d'une production normative et sensorielle de la surveillance que d'un monde social tananarivien bâti sur la maîtrise de l'écrit depuis le XIX^e siècle, comme nous le verrons un peu plus loin. D'autre part, ce document, tapé à la machine sur un papier fin, qui était peu présent une décennie plus tôt, a manifestement survécu aux mauvais traitements qui étaient infligés à une partie des archives à l'époque coloniale à Madagascar (Jollivet 2016 : 54 ; Van Reeth 2017). La bureaucratie française, installée depuis quarante ans à Tananarive et dans les principaux centres urbains du territoire pacifié par Gallieni au tournant du siècle, est dévoreuse de papier et ne sait pas

30. C'est sous cette forme que les textes parvinrent à sortir de la prison avec la complicité de sa famille (Zeca Craveirinha Junior, entretien, Maputo, 22/07/2005).

31. Sur le contexte de cette répression, voir D. NATIVEL (2015b).

32. Autre exemple similaire, celui d'Alex La Guma (1925-1985). Écrivain, membre du Parti communiste sud-africain (SACP) emprisonné dans les années 1960, il faisait passer à sa femme des bouts de papier, dans du linge sale, que cette dernière dissimulait ensuite chez elle dans des fentes de parquets pour éviter que la police ne les trouve (SÉVRY 2007 : 93). L'exposition sur les « Manuscrits de l'extrême », tenue à la BNF du 9 avril au 7 juillet 2019, entendait justement rendre visible les modalités matérielles et émotionnelles non ordinaires de production de certains textes (LE BRAS 2019).

33. Sur la question de la nuit d'un point de vue sensoriel, voir D. NATIVEL (2016).

34. ANOM, Aix-en-Provence, PT194.

toujours où et comment les conserver. Mais il serait erroné de croire, comme pour l'essentiel du Mozambique ou de l'Afrique du Sud, que le changement politique et matériel majeur relatif au papier a eu lieu au début du xx^e siècle avec la colonisation. En effet, celui-ci est concomitant à Madagascar avec l'affirmation de l'État merina qui prend le nom de Royaume de Madagascar, reconnu comme tel par les Britanniques, peu après les guerres napoléoniennes.

Du royaume à l'empire de papier³⁵

Le tournant du XIX^e siècle

Il existait un papier malgache antérieur à la colonisation — surtout dans le sud-est de l'île, en pays antemoro. Celui-ci servait, dans cette société islamisée et très hiérarchisée, à fabriquer des *sorabe*, textes écrits en caractères arabes et à portée le plus souvent religieuse, garants de l'ordre social. Le papier (*taratasy*)³⁶ et l'écriture ne concernent qu'un groupe très limité d'individus de cette société : des chefs religieux (*katibo*)³⁷, des devins guérisseurs (les *ombiasy*), des aristocrates (Munthe 1982 ; Rantoandro 1983 ; Beaujard 2007).

Cependant, à partir du règne de Radama I^{er} (1810-1828) et à l'intérieur du royaume de Madagascar, le papier et l'écrit se répandent plus rapidement. Le papier antemoro et l'arabico-malgache sont utilisés par le souverain merina de manière plus séculière que dans le Sud-Est, notamment pour correspondre. Mais à la suite de traités passés avec les Britanniques (en 1817 et surtout 1820), le souverain avec l'aide de missionnaires de la LMS (London Missionary Society), privilégie l'emploi de caractères latins et du papier venu d'Europe au détriment du papier antemoro. Rapidement, des écoles sont ouvertes et des lettrés sont formés (Huyghues-Belrose 2001 : 330-335). La bureaucratie qui s'esquisse (Berg 1996) forme l'ossature d'un État en expansion. Le papier sert notamment aux correspondances³⁸ avec l'étranger et surtout à celles entretenues entre la capitale et des espaces politiques conquis et intégrés au

35. Expression inspirée du travail en cours de Pier Larson sur la bureaucratie royale des Hautes Terres centrales de Madagascar.

36. Le terme désigne alors aussi bien la matière brute que des lettres, des cahiers, des livres (ABINAL & MALZAC 1987 [1888] : 684).

37. Littéralement, des « scribes » suivant le terme d'origine arabe.

38. RAOMBANA (1980 : 50, 76, 88), dont il sera question un peu plus bas, transcrit plusieurs de ces échanges officiels de l'époque de Radama I^{er} avec le gouverneur britannique de Maurice Farquhar.

Royaume³⁹. Des porteurs de courriers royaux, les *tsimandoa*⁴⁰, assurent des liaisons entre la capitale, les grandes villes des provinces et les petits postes merina (Esoavelomandroso 1979 : 75). Insister sur la réversibilité de ces documents, c'est rendre visible la spatialité et les conditions de circulation de la lettre administrative royale⁴¹.

De fait, aussi bien au cœur du royaume que dans les provinces royales, les besoins en papier s'accroissent : lever les impôts, prélever des taxes (sur les douanes, la vente d'esclaves etc.), ou encore juger (Rakoto 2000), supposent la présence de ces supports à la fois fonctionnels et chargés d'un certain prestige. En une décennie, Madagascar sort d'une situation où des pouvoirs locaux avaient fait de textes des sources de légitimité à diffusion très restreinte, à un État dont l'expansion reposait, à l'inverse, sur l'émission continue et l'usage quotidien de nouveaux documents. Ceci signifie concrètement aussi que, sans papier, les rouages de l'administration se bloquent. Or, la production de ce matériau reste limitée dans l'île et les méthodes antemoro semblent peu reprises. L'essentiel du papier vient d'Angleterre, *via* l'île Maurice puis Tamatave ; d'autant que la LMS est autorisée à ouvrir une imprimerie à partir de 1827 (Huyghues-Belrose 1977 : 105, 2001 : 334).

Les familles de notables et, *a fortiori*, les officiers royaux, se distinguent du commun en accédant à du papier venu d'Europe⁴². Raombana, secrétaire royal et premier historien malgache formé en Grande-Bretagne dans sa jeunesse, écrit ses manuscrits sur du papier à lettres anglais composés de cahiers réunis entre eux (Ayache 1980 : 9).

Après l'éviction des missionnaires de la LMS par la reine Ranavalona I^{ère} en 1835, du papier continue probablement encore à être importé par Tamatave et, plus modestement, produit dans l'usine de Mantasoa sous la conduite du Français Jean Laborde, au service de la souveraine (Chauvin 1939 : 82, plan n° 1). Mais, après le retour des missionnaires sous Radama II (1861-1863), des textes religieux ou profanes en anglais, français, norvégien notamment, sont introduits dans le Royaume et de plus en plus imprimés sur place ou dans le port de Tamatave. Bien plus, durant la même période, des auteurs malgaches

39. Il s'agit de la série III C des Archives nationales de Madagascar (ANM).

40. Issus du groupe des serviteurs royaux, les Tsiarondahy.

41. Un système de relais était mis en place le long des grands axes royaux pour qu'il n'y ait pas d'interruption dans la circulation des missives.

42. Néanmoins, au sein de ces familles, des textes écrits en sorabe sur des papiers antemoro continuent, tout au long du XIX^e siècle et au-delà, de conserver beaucoup de valeur (MUNTHE 1982 : 23).

rédigent dans leur langue des textes dont certains paraissent dans des revues confessionnelles (Raison-Jourde 1991 : 119)⁴³.

À Tananarive, dans la décennie qui suit la conversion au protestantisme de la reine Ranavalona II et du Premier ministre Rainilaiarivony en 1869, la LMS, dont le rôle est plus que jamais central, édite plus de 350 000 pages d'imprimés religieux ou scolaires en anglais et en malgache⁴⁴. Pour cela, elle bénéficie de dons réguliers venus de Grande-Bretagne (LMS 1880 : 278) dont les industries papetières demeurent alors les premières du monde (Lamberg *et al.* 2012 : 11). Parallèlement, la mission forme des centaines de Malgaches à l'art de l'imprimerie. À partir de 1883, le gouvernement royal en bénéficie et est en mesure de publier un journal officiel, *Ny Gazety malagasy*, ainsi que des textes législatifs et des proclamations. À la veille de la colonisation, Tananarive concentre huit imprimeries et Tamatave, le principal port du royaume, deux⁴⁵.

C'est d'abord dans des familles christianisées et urbaines que le papier entre dans le quotidien de Malgaches. Ces derniers possèdent des livres, dont la Bible, du papier à correspondance ou à musique, des photographies conservées dans des albums. L'intérieur de leurs demeures est parfois couvert de tapisseries venues d'Europe (Nativel 2005 : 236). Des lettrés de la capitale écrivent aussi quotidiennement dans le cadre d'occupations publiques ou dans la sphère domestique. Rakotovao (1829-1906), petit officier royal, formé par des maîtres malgaches, est au service de l'un des dirigeants du royaume, Rainiharo. Il est, à ce titre, chargé de rédiger sa correspondance et de tenir la chronique de ses activités (Cohen-Bessy 1991 : 32). À l'abri des demeures où il a vécu, il a aussi tenu un journal intime (ou *diary*)⁴⁶ entre l'âge de 14 ans jusqu'à sa mort soixante ans plus tard, au début de l'époque coloniale. Ce texte, miroir souvent inquiet d'un *Ego scriptor* (P. Valéry), est une belle fenêtre sur une réversibilité documentaire qui traverse plusieurs moments politiques et culturels de la « paperisation » (Ballantyne 2011 : 237) de l'île.

Chrétien protestant (s'auto-désignant comme un « priant »), il vit d'abord sa foi clandestinement⁴⁷. Ce journal, aujourd'hui déposé aux Archives nationales malgaches à Tananarive, raconte le détail de sa vie spirituelle, sociale

43. A. DÉLIVRÉ (1974 : 423-424) mentionne un certain nombre de manuscrits rédigés par des Malgaches entre les années 1820 et la fin de l'époque royale.

44. Pour une vision d'ensemble du phénomène, voir F. RAISON-JOURDE (1991 : 497-506).

45. *Journal des Papetiers*, 1/04/1896, p. 179.

46. Terme emprunté à l'anglais tout comme les mots « livre » (« *boky* »), « Bible » (« *Baiboly* »), « plume » pour écrire (« *penina* »), et « page » pour (« *pejy* »).

47. Entre 1835 et 1861, la reine Ranavalona I écarte les missionnaires de son royaume et interdit la pratique du christianisme. À l'inverse, ses successeurs rappellent missionnaires et commerçants occidentaux. Enfin, en 1869, la reine Ranavalona II et le Premier ministre Rainilaiarivony se convertissent au protestantisme (RAISON-JOURDE 1991 : 293-319).

et matérielle au jour le jour. On y devine les changements majeurs que vit Tananarive et le royaume durant ce demi-siècle. En 1864, alors qu'il lit un verset de l'Évangile selon Saint-Jean, la foudre tombe sur sa maison en bois, sans toutefois l'atteindre ou même provoquer un incendie. Il y voit un signe divin qui redouble sa ferveur et, sans qu'il le dise, fait peut-être de la Bible une forme de talisman (*sampy*) (Cohen-Bessy 1991, vol. 1 : 145) Du fait de la diversité des documents qui s'y trouvent, les archives royales, conservées au sein des Archives nationales, portent la marque de ces usages multiples sur lesquels nous sommes encore peu renseignés.

L'un des premiers effets de la conquête est justement la confiscation de ces archives de la monarchie merina, abolie en 1896, ainsi que des papiers de dignitaires du Royaume. C'est en tant que butin de guerre que ces textes manuscrits sont archivés ou, pour certains, ré-archivés, sans pouvoir être consultés, car démontrant par le menu l'existence d'un État aux fortes ambitions⁴⁸. Au même moment, une insurrection partie des marges de l'Imerina, s'oppose aux envahisseurs français. Les chefs des Menalamba (ou « toges rouges »), nom désignant ces rebelles, ne cessent d'utiliser eux-mêmes l'écrit et les « pouvoirs du papier » pour faire connaître leur mouvement et se légitimer⁴⁹. Après leur défaite et l'installation durable des Français dans l'île, le rapport tant politique qu'intime des Malgaches au papier ne fait que se renforcer et se complexifier.

Économie et écologie politiques du papier colonial

Si l'armée française confisque propriétés et documents publics et privés émanant de l'ancien pouvoir et d'une partie de son élite, elle poursuit en l'accentuant la révolution du sensible liée au papier et initiée depuis Radama 1^{er}. Elle lui donne bien entendu un sens politique tout différent. Chaque feuille et imprimé introduit ou conçu dans la nouvelle colonie est une affirmation de souveraineté : des timbres aux billets de banque⁵⁰, en passant par les affiches, les périodiques, etc. Le papier, indispensable à l'expansion du Royaume de Madagascar, l'a été davantage encore pour ancrer la domination française comme en rend compte *Journal officiel* de la colonie. Cette publication, qui

48. ANOM, Aix-en-Provence, 5 (24) — service des archives et de la bibliothèque, D — rapport 1915 ; JOLLIVET (2016 : 30).

49. Voir S. ELLIS (1998). Proclamations et correspondances de ce mouvement saisies par l'armée française se trouvent aujourd'hui aux ANOM.

50. Les petites coupures des billets de banque français passeront de main en main alors que ne circulaient jusque-là que des pièces étrangères (dont les piastres espagnoles puis, au XIX^e siècle, les francs), le plus souvent coupées.

nous apprend beaucoup sur les usages locaux et impériaux *irréversibles* du papier, sortait régulièrement des presses de l'Imprimerie officielle. Celle-ci était tout d'abord installée, de façon assez révélatrice, dans le palais de l'ancien Premier ministre du Royaume de Madagascar⁵¹, situé dans la ville Haute de Tananarive. N'employant qu'une dizaine d'agents en 1913⁵², elle édite non seulement les versions française et malgache⁵³ du *Journal officiel*, mais également toute une série d'autres publications administratives. Mais, face à la demande croissante à laquelle elle doit répondre, l'imprimerie est ensuite transférée, aux débuts des années 1930, dans la Basse ville au milieu d'un nouveau quartier, entièrement modelé par le colonisateur. Entre-temps, le nombre de ses employés s'est accru et sera même multiplié par 20 jusqu'à l'indépendance, alors que sa consommation de papier atteindra 227 tonnes en 1953 avant de doubler en 1965 (Prugniaud 1965 : 12). Si les missions étrangères et les églises malgaches disposent toujours d'imprimeries, des sociétés privées laïques s'installent aussi dans la capitale, comme l'Imprimerie de l'Imerina et surtout l'Imprimerie Moderne de l'Emyrne⁵⁴.

Au début de l'époque coloniale, le fonctionnement problématique de la poste et le manque de papier pouvaient être appréhendés comme des signes d'inconfort pour les premiers colons européens⁵⁵. Si les liaisons postales s'améliorent peu à peu, les maisons de commerce répondent à cette peur de l'isolement en proposant des articles de papèterie en tout genre que les bateaux des compagnies des Messageries Maritimes ou de la Havraise Péninsulaire acheminent régulièrement. En avril 1900, *le Ville de Tamatave* charge ainsi du Havre, et surtout de Marseille, près de 400 caisses d'articles pour librairies⁵⁶. À côté de papiers spécifiques (lettres, emballages, cartons, papier à cigarette, etc.), sont surtout importées des bobines de papier à destination d'imprimeries présentes dans la plupart des centres urbains de l'île. En juillet 1930, par exemple, trois navires transportent à cette fin depuis la France plus de 230 tonnes de papier⁵⁷.

51. *Madagascar. Industriel, commercial, agricole*, 9/11/1927, p. 2.

52. Gouvernement général de Madagascar, *Annuaire général*, Tananarive, imprimerie officielle, 1913, p. 375.

53. Dont le titre était : *Vaovao Frantsay-Malagasy, Gazety fanasoavana marina tokoa Malagasy*.

54. Principalement possédée par le Franco-mauricien Gaston Pitot de la Beaujardière, d'abord associé au journal *Le Madécasse*. L'imprimerie publie dans les années 1930 les prestigieux *Bulletin* et *Mémoires de l'Académie malgache*.

55. *La Revue de Madagascar*, 10/07/1901, p. 876.

56. *Journal Officiel de Madagascar et Dépendances. Supplément commercial (Tamatave et côte Est)*, 25/04/1900, p. 692.

57. *Bulletin économique de Madagascar*, juillet 1930, n° 44, pp. 13-15.

Très vite, on reconnaît à l'île un potentiel forestier apte à y encourager une production papetière⁵⁸. Si d'éventuels exploitants malgaches en sont écartés⁵⁹, car la forêt, ici comme ailleurs, est l'un des lieux d'expression privilégiée d'une écologie politique coloniale⁶⁰, des entrepreneurs européens sont au contraire encouragés à investir ce nouveau domaine économique. Ainsi, la Société des celluloses et papèteries de Madagascar exploite une parcelle forestière et ouvre même une usine située près du port de Majunga, dans le nord-ouest de l'île⁶¹. Plus modestement, dans les années 1930, un colon nommé Mathieu s'inspire des méthodes de fabrication antemoro qui avaient attiré l'attention des Français depuis les débuts de la colonisation⁶². La fabrique qu'il crée alors emploie 300 ouvriers et produit 1 500 feuilles par jour. Le lieu-dit situé dans le Betsileo est même rebaptisé Ambalataratasy, « l'enclos au papier » (Rantoandro 1983 : 93). Celle-ci perdure après la mort de son fondateur et, en 1958, son principal employé Armand Rangahy, lui-même Antemoro, reçoit une « médaille d'honneur du travail »⁶³.

Ces quelques initiatives restent marginales mais trouvent cependant des débouchés. Le papier antemoro est ainsi utilisé dans l'édition d'ouvrages comme *Tritrive* de Robert Boudry en 1937⁶⁴. En France, même durant l'Entre-deux-guerres, un nouveau papier de luxe appelé « Madagascar » fait son apparition dans l'édition⁶⁵.

Pour l'essentiel, la dépendance en papier de l'île demeure et se fait évidemment sentir plus particulièrement pendant les deux guerres mondiales. Le journal *Tamatave* parle même en 1917 de « crise du papier »⁶⁶. La situation est encore plus difficile au début de la Seconde Guerre mondiale car le

58. E. Favier & L. Vidal, « Les plantes de Madagascar propres à la fabrication du papier », *Moniteur de la papeterie française et de l'industrie du papier*, 15/06/1914, pp. 269-275 ; M. Colançon, « Note sur la fabrication du papier dit "antaimoro" », *Bulletin économique de Madagascar*, octobre 1921, n° 4, pp. 267-269.

59. C'est par exemple le cas d'un des futurs commandants de l'insurrection de mars 1947, Victorien Razafindrabe dans la région de Moramanga, premier foyer de la révolte (RAZAFIMBELO 1995-1996 : 61).

60. Sur la stigmatisation des Malgaches dans leur capacité à s'occuper de la forêt de l'époque coloniale à aujourd'hui, voir X. AMELOT (2017). Sur la notion de racisme environnemental, voir : R. KEUCHEYAN (2018 : 56-60).

61. *Journal officiel de Madagascar et Dépendances (JOMD)*, 12/05/1923, p. 366.

62. M.-J. De Villèle, « Les Antaimoro », *JOMD*, 29/10/1898, pp. 2614-2615 et Anonyme, « La fabrication du papier à Madagascar », *Journal des Papetiers*, 1/10/1903, pp. 440-441.

63. *JOMD*, 26/04/1958, p. 1013.

64. *La Tribune de Madagascar et Dépendances*, 19/08/1937.

65. À partir de raphia (*Raphia ruffia* mart.). *Les Annales Coloniales*, 10/12/1927 ; R. Decary, « Plantes utiles de la Flore Malgache », *Revue internationale de Botanique Appliquée et d'Agriculture Tropicale*, n° 286 bis, septembre 1946, pp. 383-389.

66. *Le Tamatave*, 5/09/1917, p. 1.

gouverneur général, en restant fidèle à Vichy, fait subir à la colonie un blocus britannique. On envisage alors d'intensifier l'usage de plantes comme le *zozoro* (*Cyperus madagascariensis* roem.) ou l'*havoha* (*Daïs glaucescens* dec.) utilisées par les Antemoro. Du papier recyclé est également employé. Enfin, il est décidé que l'administration et les journaux ont la priorité sur les particuliers⁶⁷. Ce n'est qu'après les débarquements britanniques de 1942 puis l'arrivée d'un gouverneur nommé par la France Libre début 1943, que des approvisionnements plus réguliers reprennent.

À Madagascar comme dans le reste de l'empire français, les tentatives de production à partir de bois et de plantes locales ne provoquent donc pas une réelle autonomisation alors que les imprimeries et le commerce éprouvent *in situ* un besoin accru de matières premières⁶⁸. Ce n'est que six ans après l'indépendance, en 1966, qu'une usine papetière très liée aux capitaux français, est créée à Ambohimambola, près de Tananarive. Celle-ci fonctionne à partir de bois de pins qui avaient été plantés dans les années 1950 dans les forêts d'Antsapandrano et de Manjakatampo, le long de la ligne de chemin de fer Tananarive-Antsirabe. Son but était de répondre à la très forte augmentation de la consommation locale de produits papetiers, passée de 1 500 tonnes en 1950 à plus de 4 000 tonnes en 1960 (Donque 1968 : 169).

Le papier comme outil de subjectivation citadine

Là où le papier était absent ou quasi absent de la plupart des foyers malgaches avant la conquête française, ce dernier s'impose peu à peu, y compris dans des villages reculés. Beaucoup plus qu'avant la colonisation, la relation de sujétion des Malgaches au *fanjakana* (l'État) se manifeste pour tous sans distinction par la médiation du papier. Gare aux « sans-papiers » (Ferraris 2007), ceux qui ne possédaient pas le « volet mobile » ou reçu (*rosia* en malgache) prouvant qu'ils s'étaient acquittés des impôts de l'année. Ces *tsy manankaratra* (« sans carte »)⁶⁹ devaient alors ruser pour échapper à des arrestations en profitant de la solidarité collective (Ralibera 2007 : 23-24).

Les relations sociales se construisent aussi de plus en plus par le biais de media de papiers. On pourrait même dire que toute la société malgache

67. R. Decary, « L'emploi des succédanés végétaux à Madagascar pendant la dernière guerre », *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*, 15 (7-8), juillet-août 1968, pp. 286-296.

68. Près de 70 % du papier importé en 1947 était utilisé à Tananarive et ses environs (FOURNIER 1952, t. 1, fasc. 1 : 77).

69. « *Karatra* » est une malgachisation du terme « carte ». Le mot peut désigner aussi bien des documents officiels que des cartes de visite, dont il est question un peu plus loin.

se redéploie en fonction de ce support désormais omniprésent. Ainsi, dès le début de la colonisation, un service des cadastres enregistre les titres de propriétés, désormais indispensables pour faire valoir des droits. Dans le même temps et à un autre niveau, les notables les plus citadins disposent de cartes de visite, dès le début de la colonisation⁷⁰. Ils font également éditer des faire-part lors d'événements familiaux importants. Ces derniers sont publiés par la presse ou encore envoyés par la poste (Astier 2009). Les familles privilégiées continuent en outre d'accumuler des photos dans des albums ou de les exposer sur les murs de leurs demeures ancestrales (Rajaonarison 2010 : 99). Depuis l'époque royale, une conscience aigüe de la valeur patrimoniale de manuscrits familiaux est perceptible. Enfin, certains notables disposent de riches bibliothèques contenant des ouvrages en plusieurs langues et en diverses qualités de papier (Nativel 2005 : 230)⁷¹.

À cet égard, le journal tenu dans les années 1930 par le poète Jean-Joseph Rabearivelo (1903-1937), constitue une source de premier ordre sur le monde sensible du papier d'élites citadines malgaches en contexte colonial. Comme dans le cas de Rakotovao au XIX^e siècle, le journal laisse entrevoir une « confusion du sensible » (Henry 2000 : 16) quand on surprend fréquemment l'auteur prendre conscience des conditions de son observation du monde. Représentant majeur de la poésie malgache et francophone de l'époque coloniale, cet auteur sans pareil a laissé un journal d'une grande richesse qui a été sauvé de la destruction et de la dispersion, il y a une dizaine d'années. Après son suicide en 1937, sa correspondance et ses manuscrits avaient été rangés dans une malle et peu à peu oubliés. Cependant, l'intérêt grandissant pour ce poète a redonné soudain de la valeur à ces manuscrits pour beaucoup inédits. À la fin des années 1990, ceux-ci parviennent finalement à être rassemblés, classés puis numérisés à l'initiative de chercheurs passionnés et d'institutions comme l'Institut français de Madagascar⁷².

Héritier du monde des lettrés de la seconde moitié du XIX^e siècle, il vit entouré de cahiers, livres, revues et fréquente assidument librairies et bibliothèques. Depuis le début des années 1920, Rabearivelo est correcteur à l'Imprimerie de l'Imerina, dans la Basse ville (Rabearivelo 2010 : 26), puis, en parallèle, pour le journal *La Tribune de Madagascar* publié par la même imprimerie. Il se fait surtout rapidement remarqué comme un jeune auteur

70. ANOM, Aix-en-Provence, 44PA, albums Gallieni.

71. Sur les stratégies sociales et la culture matérielle des notables de Tananarive, consulter la thèse de F. RAJAONAH (1997).

72. Le dossier « génétique » de l'œuvre et le contexte de sa production sont remarquablement présentés par S. Meitinger et ses collègues dans l'édition critique parue en 2010 et 2012 (RABEARIVELO 2010, 2012).

prometteur ; ce qui lui vaut d'entrer à l'Académie malgache⁷³. Même s'il ne deviendra jamais citoyen français et vivra toujours endetté, il connaît le tout-Tananarive malgache et français. Afin d'entretenir en permanence ces liens qui lui sont indispensables, Rabearivelo envoie ou reçoit des « billets ». Ce sont des domestiques, *tsimandoa* personnels en quelque sorte, chargés de parcourir la ville avec ces messages (*ibid.* : 404, 608). Rabearivelo paraît vivre au rythme de ces échanges et met fréquemment en scène son impatience. En ouvrant de manière brutale une lettre qu'on lui apporte, il note *a posteriori*, en poète baudelairien, que : « la cage en papier crème en souffrit atrocement » (*ibid.* : 655)⁷⁴.

Quand il rêve d'éditer une revue qui publierait ses critiques, il la nomme : « FINE CIGARETTE, courrier de littérature et d'art de JJR » (*ibid.* : 95). Il note justement la marque des cigarettes qu'il fume, les fameuses Méliá, produit impérial par excellence⁷⁵ ou, comble de distinction pour ce *dandy* tananarivien, des cigarettes anglaises. Le papier, sous les formes les plus diverses, épouse chaque pan du quotidien et, de ce fait, constitue une modalité de l'intersubjectivité et la preuve d'une « interobjectivité » (Latour 2007 : 91-124) : les objets et les choses, dont ils sont à l'origine, forment l'une des trames-clés de la vie sociale urbaine.

Si plusieurs des textes de Rabearivelo sont publiés sur un papier commun, son recueil *Presque-Songes* paraît en 1934 chez l'éditeur Henri Vidalie et non à l'imprimerie de l'Imerina comme ses recueils précédents. Il bénéficie d'une édition de luxe⁷⁶. Il en ira de même d'un autre recueil intitulé *Chants pour Abéone*, publié sur papier Canson-Coyron, en septembre 1936 (Rabearivelo 2010 : 30, 1038).

Il ne cesse de recevoir des ouvrages dont il apprécie non seulement le contenu mais aussi les qualités matérielles : il repère qu'un livre de Claudel est imprimé sur « vélin pur fil Lafuma », du nom de l'une des papèteries les plus renommées de France et dont un agent est présent à proximité de son domicile, rue Amiral-Pierre (*ibid.* : 729).

73. Fondée en 1902 par le général Gallieni, premier gouverneur général de l'île, l'Académie a constitué, jusqu'à l'indépendance, la principale société savante coloniale de Madagascar.

74. Ce lien entre corps, émotion et papier apparaît aussi dans le poème justement appelé « Réversibilité » de Baudelaire. On peut y lire les deux vers suivants : « les vagues terreurs de ces affreuses nuits / qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse » (*Les Fleurs du Mal*, Paris, Gallimard [« Poésie »], 2001, p. 78.).

75. Cette entreprise basée en Algérie exportait en métropole comme dans tout l'empire. Elle s'implanta durablement à Antsirabe à partir des années 1950.

76. Des exemplaires sont imprimés sur papier Japon Impérial, d'autres sur papier Madagascar et d'autres enfin sur papier Helios (RABEARIVELO 2012 : 511).

À côté des « billets » qu'il rédige ou reçoit fréquemment de la part d'autres Tananariviens, Rabearivelo passe du temps à correspondre. Il s'ouvre ainsi à un monde plus vaste que celui de Tananarive ou même de Madagascar. Ses « interlocuteurs de papier », qu'il n'aura jamais l'occasion de rencontrer, sont nombreux et souvent prestigieux : Valéry Larbaud, Roger Martin du Gard, Armand Guibert, Julien Green, Nancy Cunard⁷⁷. Parfois, passant toute une matinée à répondre à des lettres, il note qu'il n'a pu « sortir de cette forêt de papier » qu'avec difficulté (*ibid.* : 502). La reconnaissance de son talent et cette activité épistolaire intense lui valent la publication de ses poèmes et essais bien au-delà de Madagascar : à Paris, Marseille, Saint-Étienne, Tunis, Port-Louis, Londres, Vienne. Certes, il ne voyage pas, mais les livres, en plus des lettres, lui permettent de « voguer par la pensée » : ce sont ses « boutres de papier » (*ibid.* : 539).

La mise en papier des marins et des océans

Si le lien avec la Métropole est assuré dans les deux sens, par le biais de matières brutes ou de papiers spécialisés de plus en plus diversifiés ou encore de lettres et cartes postales, de journaux, de revues, de livres, de littérature grise, il l'est aussi lors de moments spectaculaires : les expositions coloniales. Durant celle de Marseille en 1906, sont montrées au public un très grand nombre de cartes à différentes échelles, ainsi que la reproduction de plus de 2 000 photos⁷⁸. Mais cet « empire de papier », peut être apprécié autrement à travers le parcours de gens de mer des colonies, acteurs majeurs et encore méconnus des mobilités impériales⁷⁹. Il faut d'ailleurs noter que beaucoup d'entre eux n'avaient probablement pas ou peu été confrontés à des présentations cartographiques ou photographiques des territoires d'où ils venaient avant d'embarquer. Contrairement aux employés des Hautes Terres que l'on retrouvait dans des administrations et sociétés de commerce, les matelots, serveurs et graisseurs des compagnies maritimes venus des côtes malgaches ou de localités comoriennes, étaient peu scolarisés⁸⁰.

77. Samuel Beckett traduit l'un de ses essais (« Un Coup d'œil sur le Passé de Madagascar ») pour l'anthologie *Negro* qui paraît à Londres (*Negro Anthology*, ed. N. Cunard, London, Wishart & Co., 1934).

78. M. Zimmermann, « L'exposition coloniale et le congrès colonial de Marseille », *Annales de géographie*, janvier 1906, pp. 466-467.

79. Sur cette exposition comme sur la présence de marins malgaches à Marseille, voir D. NATIVEL (à paraître).

80. Celle-ci démarre dans les années 1820 dans la région de Tananarive et se généralise dans l'île seulement 80 ans plus tard.

Officiellement à partir de 1912, mais en réalité surtout après la Première Guerre mondiale, les gens de mer étaient obligés de posséder des livrets maritimes. Si bien que sur le modèle métropolitain, les marins des colonies devaient s'inscrire dans l'un des bureaux de l'administration maritime de la Grande île et des Comores⁸¹. Pour obtenir ces livrets, il fallait bien sûr au préalable posséder d'autres pièces officielles produites par diverses administrations (acte de naissance, acte de notoriété, extrait du casier judiciaire, livret militaire, etc.)⁸². Cette emprise administrative qui se développe dans la première moitié du xx^e siècle induit donc un indéniable rapport bureaucratique expansionniste aux océans.

Cependant, ces documents d'identification étaient l'objet de trafics. En 1939, un marin malgache circulant sur la ligne de l'Australie des Messageries Maritimes est, par exemple, accusé d'avoir usurpé le livret d'un autre marin mort à Tamatave la même année⁸³. Quelques années auparavant, des marins vietnamiens installés à Marseille, port majeur de l'empire français, étaient cette fois soupçonnés de produire de faux livrets destinés, entre autres, à des navigateurs de l'océan Indien⁸⁴. À côté de ces sans-papiers transocéaniques, on trouvait également des « porteurs de valise » chargés d'imprimés anticolonialistes, aux accents communisants et panafricains (Randrianja 2001 : 198-205). On sait l'importance depuis le xix^e siècle, de la circulation d'imprimés dans la constitution de « communautés imaginées » (Anderson 1996 : 19), et au-delà des intellectuels, mieux connus, on doit faire une place plus grande aux gens de mer dans la circulation d'idées et de pratiques politiques.

Les livrets portaient indéniablement la trace d'une certaine expérience du monde, au-delà de l'océan Indien. François Ndrasa, Antemoro né près de Farafangana dans le sud-est de Madagascar en 1899, obtient son premier livret maritime en 1925 à Diego-Suarez dans le Nord. Comme beaucoup d'Antemoro, il a commencé par migrer à l'intérieur de l'île avant de s'engager comme marin ; de façon assez atypique par rapport à d'autres originaires de sa région⁸⁵. Ce type de migrations préalables emprunte du reste une trajectoire plus complexe dans le cas de Comoriens, des quatre îles de l'archipel, ou encore de Somalis de Djibouti et de Yéménites.

81. À ceux de Diego-Suarez, Tamatave et Majunga en 1912 furent ajoutés par la suite Tuléar, Morondava, Mananjary, Fort-Dauphin, Nosy Be, Manakara, Dzaoudzi.

82. ANM, Tananarive, Série « Navigation maritime et marine marchande » ; dossier 36 : « immatriculation des marins ».

83. ANOM, Aix-en-Provence, AD 13 4 M 2360.

84. ANOM, Aix-en-Provence, Slotfom VI, 3.

85. Sur les migrations intérieures des Antemoro, consulter deux références anciennes mais toujours utiles : H. DESCHAMPS (1959 : 27-28) et G. ROY (1963 : 20, 22).

Pour sa part, Ndrasa a d'abord été employé sur la ligne Madagascar-Marseille des Messageries Maritimes, avant de se fixer à Marseille d'où il s'engagea exclusivement sur des bâtiments desservant l'Algérie et le Maroc. Son livret était donc moins ici le signe d'une impuissance politique, qu'un élément de valorisation de son parcours, auquel il tenait probablement comme preuve d'une certaine réussite⁸⁶. N'oublions pas que l'un des sens initiaux du mot « aura » en grec puis en latin est : « une légère brise qui fait gonfler les voiles »⁸⁷.

Quand ces marins décèdent en mer ou dans un port éloigné de leur territoire d'origine, les compagnies et les administrations maritimes se devaient de retrouver leur famille pour leur transmettre leurs effets personnels et leur verser le solde de leurs gages. Ce lien à l'administration maritime perdure souvent. L'acte de décès de l'ex-marin malgache Tsitoasana âgé de 70 ans, domicilié à Saint-Laurent-du-Maroni⁸⁸ et mort sur l'« Île de Noirmoutier » au large des Canaries, a ainsi été transmis à un responsable du quartier maritime de Casablanca à la fin des années 1940. L'information n'est portée sur l'acte d'état civil de Mananjary⁸⁹, petite ville de l'est de Madagascar près d'où était né Tsitoasana, qu'à la suite d'une série de courriers entre Casablanca, Tananarive et plusieurs responsables de provinces, qu'en 1951, une fois la famille retrouvée⁹⁰. C'est souvent dans une bonne partie de l'empire que circulent ces documents, d'un responsable administratif à l'autre.

Les dossiers de ces acteurs du monde maritime nous renvoient alors aussi bien à une géographie administrative de l'empire français qu'à l'espace d'usage transocéanique des marins ou encore, plus indirectement, à un imaginaire de l'ailleurs forgé par les lettres reçues par les familles depuis des ports lointains. Mais la situation présente de ces écrits officiels à différentes échelles, autrement dit leur réversibilité actuelle, dessine aussi une spatialité archivistique post-coloniale révélatrice. Les documents sont d'ailleurs conservés dans des conditions très différentes. À Aix, les dossiers qui concernent les marins me parviennent rapidement car ils sont stockés sur place. À l'inverse, aux Archives nationales malgaches, les pièces de la série « Navigation

86. ANM, Tananarive, Série « Navigation maritime et marine marchande », dossier n° 22, « cas individuels ».

87. F. Gaffiot, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1981, p. 191.

88. Cent condamnés malgaches y avaient été utilisés vers 1906-1907 comme main-d'œuvre pénale (*Journal officiel de la Guyane*, 19/08/1906, p. 386). Faute d'éléments, il est pour l'heure difficile de faire le lien entre ces migrations forcées et la présence, vingt à trente ans plus tard, de cet ancien marin.

89. Il s'agit de l'un des principaux foyers de l'insurrection de fin mars 1947 à Madagascar.

90. ANM, Tananarive, Série « Navigation maritime et marine marchande », dossier n° 22, « cas individuels ».

maritime et marine marchande » ont trouvé refuge dans un entrepôt d'un autre quartier situé dans la moyenne ville de Tananarive. Il faut les demander à l'avance et l'on se représente leur déplacement jusqu'à Tsaralalana, au milieu du trafic intense et d'une foule pressée, jusqu'à ce que des dossiers épais et fatigués liés par des trombones et des épingles rouillés parviennent dans cette salle de lecture qui donne l'impression d'être restée à l'identique depuis les années 1960 et 1970. Je ne suis pas uniquement le seul *vazaha* (européen) à consulter ces feuilles très fines (du papier pelure), mais probablement l'un des rares lecteurs tout court depuis la constitution de ce fonds dans les années 1950. C'est alors que des tâches d'encre régulières qui imprègnent le papier à usage administratif donnent consistance à des silhouettes et à des univers qui émergent derrière des mots et des noms que je décrypte. Une autre forme de voyage peut commencer.

Le papier constitue une « matière à politique » (Bayart & Warnier 2004) par excellence. C'est en effet à la fois un outil sensible du contrôle social et de modes de subjectivation dont les racines, dans le cas d'élites tananariviennes, sont antérieures à la conquête coloniale. Cette ambivalence constitutive peut s'analyser à travers de multiples strates temporelles où s'opèrent les mues successives de sociétés africaines dans leur pluralité.

Ici, la réversibilité documentaire est moins un concept qu'une invitation à intégrer plus fermement les matérialités affectives des sources dans « l'opération historique » (de Certeau 2001). Entre l'objet et la chose, le papier offre un visage paradoxal : il est si présent et indispensable qu'on l'oublie. Or sa légèreté et sa fragilité sont inversement proportionnelles à son pouvoir potentiel. Une fois transformé en document (dans le sens de Ferraris), il affecte alors durablement perceptions et vécus dans des contextes différents (citadins, ruraux, maritimes, etc.) mais toujours marqués, à divers degrés, par une bureaucratisation racialisante du monde depuis le XIX^e siècle.

Par ailleurs, en termes de réflexivité, étudier des réversibilités documentaires conduit à observer peut-être plus activement les conditions « d'immersion » des chercheurs sur le terrain (Andrieu 2011) ; terme incluant, si l'on suit Ghosh (2005), Farge (1997) et Stoler (2009), les salles de consultation d'archives, voire le *corpus* archivistique lui-même⁹¹. N'était-ce d'ailleurs

91. Le « terrain » n'est donc pas ici un espace-temps se différenciant foncièrement de la « salle d'archives » comme dans le titre de l'ouvrage de N. WACHTEL (2014) : *Des archives aux terrains. Essais d'anthropologie historique*.

pas par la prise de conscience de mes propres affects, dans des archives, des bibliothèques ou lors d'enquêtes orales, c'est-à-dire des échos corporels et émotionnels de ma présence sur des lieux d'enquête, que j'ai choisi de sonder la réversibilité documentaire ? En effet, enquêter c'est également éprouver dans son corps des matérialités affectives dans des contextes où, dans le cas du Mozambique et peut-être davantage de celui de Madagascar, l'ombre de la relation coloniale continue de peser et le sentiment d'un « vol de l'histoire » (Goody 2010) subsiste parfois encore du fait d'une asymétrie scientifique et d'une géopolitique des archives qui reste inégalitaire⁹².

Ce que j'ai constaté à mon endroit, il resterait à l'appliquer aux enquêtes de mes collègues. Ainsi, quand Gabriel Rantoandro⁹³ se lance à la fin des années 1970 dans une recherche, à mi-chemin entre histoire et ethnologie, sur le papier antemoro à l'époque coloniale, il le fait dans un moment de pénurie de papier à Madagascar. Après la chute d'un régime très néo-colonial, celui du premier président Philibert Tsiranana en mai 1972, les accords de coopération avec la France sont remis en cause. L'île se dote en 1975 d'un pouvoir qui se veut révolutionnaire et se tourne vers le bloc de l'Est. Mais, dans les années 1980, ces choix politiques provoquent une crise économique sévère. Tout manque et, en particulier, le papier. Celui sur lequel les chercheurs malgaches écrivent est recyclé et de faible qualité. Pour obtenir cette indispensable matière première, les responsables d'*Omalý sy Anio*, la revue du département d'histoire (Nativel 2004), entrent dans d'incessantes négociations avec des représentants de l'État⁹⁴. Lire aujourd'hui ces publications sans cet arrière-plan me paraît une erreur. Ce *medium* peut certes nous apparaître comme « fragment du monde qui permet aux formes de prolonger leur vie au-delà de leur existence matérielle et corporelle » (Coccia 2013 : 62). Il est surtout un formidable lieu d'observation de la captation d'un sensible passé, champ de forces complexe, et de ses échos au présent.

Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques (CESSMA), Paris Diderot-Université de Paris.

92. Si beaucoup de Français mènent des recherches sur d'anciennes colonies françaises dont Madagascar, combien de ressortissants des pays issus de ces colonies travaillent sur la France ? Par ailleurs, le transfert des fonds d'archives les plus stratégiques a été imposé par l'ancienne métropole et, à ma connaissance, guère rediscuté depuis. Pour le cas de Madagascar, voir C. JOLLIVET (2016 : 49-65).

93. L'un des principaux historiens malgaches, longtemps directeur du département d'histoire de l'Université de Tananarive.

94. F. Rajaonah, « *Omalý sy anio* (Hier et aujourd'hui) : les défis d'une équipe d'historiens pendant la révolution socialiste à Madagascar (1975-1991) », Séminaire du groupe Afrique océan Indien du CESSMA (Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques), 23/11/2016, Université Paris Diderot-Paris 7.

BIBLIOGRAPHIE

- ABINAL A. & MALZAC V. 1987 [1888], *Dictionnaire malgache-français*, Fianarantsoa, Ambozontany.
- ALVES J. F., 2000, « A estruturação de um sector industrial — a pasta de papel », *Revista da Faculdade de Letras, História*, I, III Série, Porto : 153-182.
- AMELOT X., 2017, « Dire la nature à Madagascar. Des mythes contre les cartes », in Observatoire des Sociétés de l’océan Indien, *Dire l’océan Indien*, vol. 1, Saint-Denis, Université de la Réunion, Epica Editions : 33- 53.
- ANDERSON B., 1996, *L’imaginaire national. Réflexions sur l’origine et l’essor du nationalisme*, Paris, La Découverte.
- ANDRIEU B. (DIR.), 2011, *Le corps du chercheur : une méthodologie immersive*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- ASTIER S., 2009, « L’évolution du rapport à la mort et à sa représentation dans les faire-part de décès et la presse à Madagascar entre 1980 et 1940 : étude du fonds Mithridate », in D. NATIVEL & F. V. RAJAONAH (dir.), *Madagascar revisitée. En voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Paris, Karthala : 119-138.
- AWENENGO DALBERTO S. & BANÉGAS R., 2018, « Citoyens de papier : des écritures bureaucratiques de soi en Afrique », *Genèses*, 112 (3) : 3-11.
- AYACHE S., 1980, « Note pour la lecture du texte », in RAOMBANA, *Histoires I*, Fianarantsoa, Ambozontany : 9.
- BALLANTYNE T., 2011, « Paper, Pen, and Print : The Transformation of the Kai Tahu Knowledge Order », *Comparative Studies in Society and History*, 53 (2) : 232-260.
- BAYART J.-F. & WARNIER J.-P. (DIR.), 2004, *Matière politique. Le pouvoir, les corps et les choses*, Paris, Karthala.
- BEAUJARD P., 2007, « Les manuscrits arabico-malgaches (*sorabe*) du pays antemoro (Sud-Est de Madagascar) », in C. HAMÈS (dir.), *Coran et talismans. Usages magiques et onirocritiques des écrits islamiques*, Paris, Karthala : 219-265.
- BENJAMIN W., 2011, *Écrits français*, Paris, Gallimard-Folio.
- BENTOUHAMI H., 2014, « L’emprise du corps. Fanon à l’aune de la phénoménologie de Merleau-Ponty », *Cahiers philosophiques*, 138 (3) : 34-46.
- BERG G., 1996, « *Virtù*, and *fortuna* in Radama’s nascent bureaucracy, 1816-1828 », *History in Africa*, 23: 29-74.

- DE BIASI P.-M., 1997, « Ce fragile support de l'essentiel », *Les Cahiers de médiologie*, 4 (2) : 7-17.
- 2000, *La Génétique des textes*, Paris, Nathan.
- BRIAND M., GADOIN I. & GUILBARD A.-C. (DIR.), 2016, *La présence : discours et voix, image et représentation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- CABAÇO J. L. O., 2007, *Moçambique : Identidades, colonialismo e libertação*, Thèse de doctorat, Sao Paulo, Université de Sao Paulo.
- CADIOU F., COULOMB C., LEMONDE A. & SANTAMARIA Y., 2005, *Comment se fait l'histoire. Pratiques et enjeux*, Paris, La Découverte.
- DE CERTEAU M., 2002, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Folio-Histoire.
- 2016, *Histoire et psychanalyse. Entre histoire et fiction*, Paris, Folio-Histoire.
- CERUTTI M., FAYET J.-F. & PORRET M. (DIR.), 2006, *Penser l'archive*, Lausanne, Antipodes.
- CHABAL P., 1994, *Vozes moçambicanas. Literatura e nacionalidade*, Lisbonne, Vega.
- CHAUVIN J., 1939, *Jean Laborde (1805-1878)*, Tananarive, Pitot de la Beaujardière.
- COCCIA E., 2013, *La vie sensible*, Paris, Rivages Poche-Petite bibliothèque.
- COHEN-BESSY A., 1991, *Le journal d'un malgache du XIX^e siècle. Le livre de Rakotovao, 1843-1906*, 2 vol., Paris, L'Harmattan.
- COLL., 2016, *Amagama Enkululeko ! Words For Freedom : Writing Life Under Apartheid*, Muizenberg, Equal Education.
- COPLAN D. B., 1992, *In township tonight ! Musique et théâtre dans les villes d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala-Credu.
- CORBIN A., 1998, *Le temps, le désir et l'horreur. Essais sur le XIX^e siècle*, Paris, Champs/Flammarion.
- CRUZ E SILVA T., 2001, *Igrejas protestantes e consciência política no sul de Moçambique : o caso da Missão Suiça (1930-1974)*, Maputo, Promédia.
- DAGOGNET F., 1989, *Rematérialiser*, Paris, Vrin.
- DELEUZE G., 2011, *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris, Éditions de Minuit.
- DÉLIVRÉ A., 1974, *L'histoire des rois d'Imerina. Interprétation d'une tradition orale*, Paris, Klincksieck.
- DERRIDA J., 1995, *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Paris, Galilée.
- DESCHAMPS H., 1959, *Les migrations intérieures à Madagascar*, Paris, Berger-Levrault.
- DHUPELIA-MESTHRIE U., 2014, « Paper Regimes », *Kronos*, 40 : 11-22.

- DONQUE G., 1968, « Reboisements industriels et industries papetières à Madagascar », *Madagascar. Revue de Géographie*, 13 : 169-172.
- ELLIS S., 1998, *L'insurrection des Menalamba. Une révolte à Madagascar (1895-1898)*, Paris, Karthala.
- ENRIQUEZ-GIBSON J., 2015, « Papier-mach(in)e : Thinking with “Sticky” Paper in the Cloud », *British Journal of Educational Technology*, 46 (6) : 1354-1366.
- ESOAVELOMANDROSO M., 1979, *La province maritime orientale du « Royaume de Madagascar » à la fin du XIX^e siècle (1882-1895)*, Tananarive, Imprimerie FTM.
- EVANS I., 1997, *Bureaucracy and Race : Native Administration in South Africa*, Berkeley, University of California Press.
- FANON F., 2011, *Peau noire, masques blancs*, Paris, La Découverte.
- FARGE A., 1997, *Le goût de l'archive*, Paris, Points-Éditions du Seuil.
- FARRIS R. R., 2014, *Liberating Mission in Mozambique : Faith and Revolution in the Life of Eduardo Mondlane*, Cambridge, Lutterworth Press.
- FAUVELLE F.-X., 2017, « Archéologie et psychanalyse. De quoi l'enquête est-elle la quête ? », in P. BOISSINOT (dir.), *Archéologie et sciences sociales. Célébration des 40 ans de l'EHESS, Palethnologie*, 7, <<https://blogs.univ-tlse2.fr/palethnologie/2017-07-Fauvelle/>>.
- 2018, « Ce que les matérialités font à l'histoire », in F.-X. Fauvelle (dir.), *L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 avant notre ère-XVII^e siècle*, Paris, Belin : 571-572.
- FERRARIS M., 2007, *Sans papier. Ontologia dell'attualità*, Rome, Castelvecchi Editore.
- 2016, *Mobilisation totale*, Paris, Presses universitaires de France.
- FICQUET E. & MBODJ-POUYE A., 2009, « Cultures de l'écrit en Afrique. Anciens débats, nouveaux objets », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 64 (4) : 751-764.
- FOURCHARD L., 2018, *Trier, exclure et policer. Vies urbaines en Afrique du Sud et au Nigeria*, Paris, Sciences Po-Les Presses.
- FOURNIER H., 1952, « Tananarive, étude d'économie urbaine », Mémoires de l'Institut scientifique de Madagascar, série C., Sciences Humaines, Tananarive, ISM.
- GÉLARD M.-L., 2016, « L'anthropologie sensorielle en France. Un champ en devenir ? », *L'Homme*, 216 (1) : 91-107.
- GENET J.-P. & RUGGIU F.-J. (DIR.), 2001, *Du papier à l'archive. Du privé au public. France et îles britanniques, deux mémoires*, Paris, Publications de la Sorbonne.

- GHOSH D., 2005, « National Narratives and the Politics of Miscegenation : Britain and India », in A. BURTON (ed.), *Archive Stories. Facts, Fictions, and the Writing of History*, Durham, Duke University Press : 27-44.
- GITELMAN L., 2014, *Paper Knowledge : Toward a Media History of Documents*, Durham, Duke University Press.
- GOODY J., 2010, *Le vol de l'histoire : comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, La Découverte.
- GUIDIERI R., 1987, *Cargaison*, Paris, Éditions du Seuil.
- HENRY M., 2000, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Éditions du Seuil.
- HIBOU B., 2012, *La bureaucratisation du monde à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte.
- HOWES D. (ED.), 2004, *Empire of the Senses : The Sensual Culture Reader*, Oxford, Berg.
- HUYGHUES-BELROSE V., 1977, « Considérations sur l'introduction de l'imprimerie à Madagascar », *Omaly sy Anio*, 5-6 : 89-105.
- 2001, *Les premiers missionnaires protestants de Madagascar (1795-1827)*, Paris, Karthala.
- INGOLD T., 2013, *Marcher avec les dragons*, Paris, Éditions du Seuil.
- JOLLIVET C., 2016, *Archives, archivistique et logiques d'usage dans les territoires issus de la colonie de Madagascar de 1946 à nos jours*, Thèse d'archivistique, Angers, Université d'Angers.
- JULIEN M.-P. & ROSSELIN C., 2005, *La culture matérielle*, Paris, La Découverte.
- KEUCHEYAN R., 2018, *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*, Paris, La Découverte.
- LAMBERG J.-A., OJALA J., PELTONIEMI M. & SÄRKKÄ T. (EDS.), 2012, *The Evolution of Global Paper Industry, 1800-2050. A Comparative Analysis*, Dordrecht-Heidelberg-New York-London, Springer.
- LATOUR B., 2007, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- LE BRAS L. (DIR.), 2019, *Manuscrits de l'extrême*, Paris, BNF.
- LEJEUNE P., 2007, « Ô mon papier », in M. CASSAN, J.-P. BARDET & F.-J. RUGGIU (dir.), *Les écrits du for privé. Objets matériels, objets édités*, Limoges, PULM : 287-295.
- LIESEGANG G., 2000, « The Arquivo Historico de Moçambique and Historical Research in Maputo », *History in Africa*, 27 : 471-477.
- LISBOA E., 2012, *Acta Est Fabula. Memórias I. Lourenço Marques (1930-1947)*, Guimarães, Opera Omnia.

- 2013, *Acta Est Fabula. Memórias III. Lourenço Marques revisited (1955-1976)*, Guimarães, Opera Omnia.
- LMS (LONDON MISSIONARY SOCIETY), 1880, *Ten Years' Review of Mission Work in Madagascar, 1870-1880*, Tananarive, London Missionary Society.
- MACDONALD A., 2014, « Forging the Frontiers : Travellers and Documents on the South Africa-Mozambique Border, 1890s-1940s », *Kronos*, 40 : 154-177.
- MACDONALD P. D., 2009, *The Literature Police : Apartheid Censorship and its Cultural Consequences*, Oxford-New York, Oxford University Press.
- MALMSTRÖM M. F. & KAPCHAN D. (EDS.), 2015, *The Materiality of Affect in North Africa : Politics in Flux*, Workshop and Roundtable Report, 3-4 October 2014, Department of Performance Studies, New York, New York City University ; Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet.
- MANDELA N., 1985, *L'apartheid*, Paris, Éditions de Minuit.
- MERLEAU-PONTY M., 2010, *Œuvres*, Paris, Quarto-Gallimard.
- 2013 [1964], *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.
- MILO D. S., 2004, « Pour une histoire expérimentale ou le gai savoir », in D. S. MILO & A. BOURREAU (dir.), *Alter Histoire. Essais d'histoire expérimentale*, Paris, Les Belles Lettres : 9-55.
- MUNTHE L., 1982, *La tradition arabico-malgache vue à travers le manuscrit A-6 d'Oslo et d'autres manuscrits disponibles*, Tananarive, TPFLM.
- NATIEL D., 2004, « Le renouveau de l'écriture de l'histoire de Madagascar : des érudits de l'époque coloniale aux historiens d'*Omaly sy Anio* (années 1950-années 1990) », in S. AWENENGO, P. BARTHÉLÉMY & C. TSHIMANGA (dir.), numéro spécial, « Écrire l'histoire de l'Afrique autrement ? », *Cahiers Afrique*, 22 : 103-127.
- 2005, *Maisons royales, Demeures des Grands. L'inscription de la réussite sociale dans l'espace urbain de Tananarive au XIX^e siècle*, Paris, Karthala.
- 2013, *Contribution à une histoire des sociétés et des espaces urbains de l'océan Indien occidental (XIX^e-XX^e)*, HDR d'histoire, Paris, Université Paris-Diderot Paris 7, 4 vol.
- 2015a, « Penser le sensoriel depuis la ville coloniale en Afrique subsaharienne », texte inédit présenté lors du séminaire recherche du LAM (Les Afriques dans le Monde) – Sciences Po-Bordeaux, le 22/01/2015.
- 2015b, « Ségrégation, répressions politiques et culturelles à Lourenço Marques (des années 1940 à 1975) », in C. CHANSON-JABEUR, A. FOREST & P. MORLAT (dir.), *Colonisations et Répressions, XIX^e-XX^e*, Paris, Les Indes Savantes : 429-446.
- 2016, « Les sens de la nuit. Enquête sur des sensorialités urbaines coloniales à Madagascar et au Mozambique », *Sociétés politiques comparées*, 38, <http://www.fasopo.org/sites/default/files/charivaria4_n38.pdf>.

- 2018, « Entre *infra-citadinité* et *cita-dignité*. Trajectoires urbaines de prostituées et d'enfants pauvres de Lourenço Marques à travers les photographies de Ricardo Rangel (années 1940-1975) », in T. FOUQUET & O. GOERG (dir.), *Citadinités subalternes en Afrique subsaharienne, XX^e-XX^e*, Paris, Karthala : 19-43.
 - à paraître, « Madagascar à Marseille à l'époque coloniale (fin XIX^e siècle-1939) », *Omaly sy Anio*.
- PALLASMAA J., 2010, *Le regard des sens*, Paris, Éditions du Lintreau.
- PENVENNE J., 1995, *African Workers and Colonial Racism. Mozambican Strategies and Struggles in Lourenço Marques, 1877-1962*, Portsmouth, Heinemann ; Johannesburg, Witwatersrand University Press ; London, James Currey.
- PRUGNIAUD J., 1965, « L'imprimerie nationale de la République malgache », *Cité. Revue de la cité universitaire de Paris*, 22 : 12.
- RABEARIVELO J.-J., 2010, *Œuvres Complètes, t. 1 : le diariste (Les Calepins bleus), l'épistolier, le moraliste*, édition critique de S. Meitinger, L. Ramarosoa & C. Riffard, Paris, AUF-Présence Africaine-Planète libre-CNRS Éditions-Item.
- 2012, *Œuvres Complètes, t. 2 : Le poète, le narrateur, le dramaturge, le critique, le passeur de langues, l'historien*, édition critique de S. Meitinger, L. Ramarosoa, L. Ink & C. Riffard, Paris, AUF-Présence Africaine-Planète libre-CNRS Éditions.
- RAISON-JOURDE F., 1991, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle. Invention d'une identité chrétienne et construction de l'État*, Paris, Karthala.
- RAJAONAH F., 1997, *Élites et notables à Antananarivo dans la première moitié du XX^e siècle*, Thèse d'État, Lyon, Université de Lyon II.
- RAJAONARISON H., 2010, « L'essor de la photographie de studio à Antananarivo dans les années 1930 », *Études océan Indien*, 44 : 99-120.
- RAKOTO I., 2000, « Le juge et l'esclave à Toamasina à la fin du XIX^e siècle », in I. RAKOTO (dir.), *La route des esclaves. Systèmes servile et traite dans l'Est malgache*, Paris, Université de Toamasina-L'Harmattan.
- RALIBERA R., 2007, *Souvenirs & témoignages malgaches. De la colonisation à la III^e République*, Tananarive, Foi et Justice.
- RANCIÈRE J., 2000, *Le partage du sensible*, Paris, La Fabrique.
- 2009, *Et tant pis pour les gens fatigués*, Paris, Éditions Amsterdam.
- RANDRIANJA S., 2001, *Société et luttes anticoloniales à Madagascar (1896 à 1946)*, Paris, Karthala.
- RANTOANDRO G., 1983, « Contribution à la connaissance du "papier Antemoro" (Sud-Est de Madagascar) », *Archipel*, 26 (1) : 86-104.
- RAOMBANA, 1980, *Histoires I*, Fianarantsoa, Ambozontany.

- RAZAFIMBELO C., 1995-1996, « Alliances et conflits : dynamique d'une communauté rurale pendant l'insurrection de 1947 », *Omalý sy Anio*, 41-44 : 57-68.
- RODRIGUES C. A., 2003, « José Craveirinha contado pelo su advogado. Um escritor com caneta tem uma força danada », in José Craveirinha, *Poemas da prisão*, Maputo, Ndijra : 6-23.
- ROGOZINSKI J., 2010, « La réversibilité qui est vérité ultime », *Rue Descartes*, 70 (4) : 61-73.
- ROY G., 1963, *Études sur les migrations intérieures de la population malgache*, Tananarive, ORSTOM.
- SEROTE M. W., 2001, « Johannesburg », in *Poèmes d'Afrique du Sud. Anthologie composée et présentée par Denis Hirson*, Arles, Actes Sud : 50-51.
- SÉVRY J., 2007, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala.
- SHEAR K., 2013, « At War with the Pass Laws ? Reform and the Politics of White Supremacy in 1940s South Africa », *The Historical Journal*, 56 (1) : 205-229.
- SPINOZA B., 2011, *Éthique*, Paris, Livre de Poche.
- STOLER A.-L., 2009, *Along the Archival Grain. Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton, Princeton University Press.
- THIBAUD J.-P. ET AL., 1998, « Comment observer une ambiance ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 42-43 : 77-89.
- THOMAS R., 2010, *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
- VAN BREDÁ H., 2018, *Sauver les phénomènes*, Paris, Éditions Allia.
- VAN REETH B. & DION I., 2017, *Histoire d'Outre-mer : les Archives nationales d'outre-mer ont 50 ans*, Paris-Aix-en-Provence, Somogy.
- WACHTEL N., 2014, *Des archives aux terrains. Essais d'anthropologie historique*, Paris, Éditions de l'EHESS-Gallimard-Éditions du Seuil.
- ZAOUÏ P., 2013, *La discrétion ou l'art de disparaître*, Paris, Autrement.

RÉSUMÉ

Tenter d'appréhender la place des sens dans les sociétés africaines du passé rend particulièrement attentif aux spécificités des systèmes perceptifs rencontrés comme à la matérialité des univers étudiés. Archives, imprimés ou encore photographies nous informent directement sur des sensorialités anciennes. Ces sources le font aussi indirectement à deux titres. Tout d'abord par leur nature de supports fragiles, fruits de techniques et d'usages, elles nous livrent plus subtilement d'autres types de données sur les environnements dont elles sont issues. D'autre part, leur constitution en tant que documents, non pas uniquement pour les historiens *a posteriori* mais pour les contemporains *in situ*, recèle les indices de procédures qui entrecroisent normes, relations de pouvoir, logiques corporelles et donc sens en action. Cet article entend explorer le potentiel heuristique de la notion de « réversibilité », centrale dans la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty. Pour ce dernier, tout être percevant est aussi perceptible dans le même mouvement. À travers des exemples malgaches, mozambicains et sud-africains, nous souhaitons étendre la zone d'investigation que laisse entrevoir ce postulat général, au-delà des acteurs sociaux, en intégrant les objets comme autant de vecteurs d'une construction sensible du monde, qu'il s'agit de décrypter.

Mots-clés : Afrique, histoire sensorielle, matérialités affectives, papier, réversibilité documentaire.

ABSTRACT

"Documentary Reversibilities." The Affective Materiality of Paper in African History (19th-20th centuries). — Studying the place of the senses in African societies of the past means paying particular attention to the specificities of perceptual systems as well as to apprehending their materiality. Archives, printed documents and photographs inform us directly about ancient sensorialities. These sources also do so indirectly in two ways. On one hand, given their nature as fragile media, the product of various techniques and common usage, they provide us more subtly with other types of data on the environments from which they come. On the other hand, their constitution as documents, not only for historians *a posteriori* but for contemporaries *in situ*, harbors the indices of procedures which intersect norms, relations of power, corporeal logics and thus, sense in action. This article aims to explore the heuristic potential of the notion of "reversibility," a central tenet of the phenomenology of Maurice Merleau-Ponty. For the latter, every perceiving subject is also perceptible in the same movement. Through Malagasy, Mozambican and South African examples, we wish to extend the area of investigation that this general postulate suggests, beyond the social actors, in considering objects as vectors of a sensorial construction of the world.

Keywords: Africa, affective materialities, documentary reversibility, paper, sensory history.